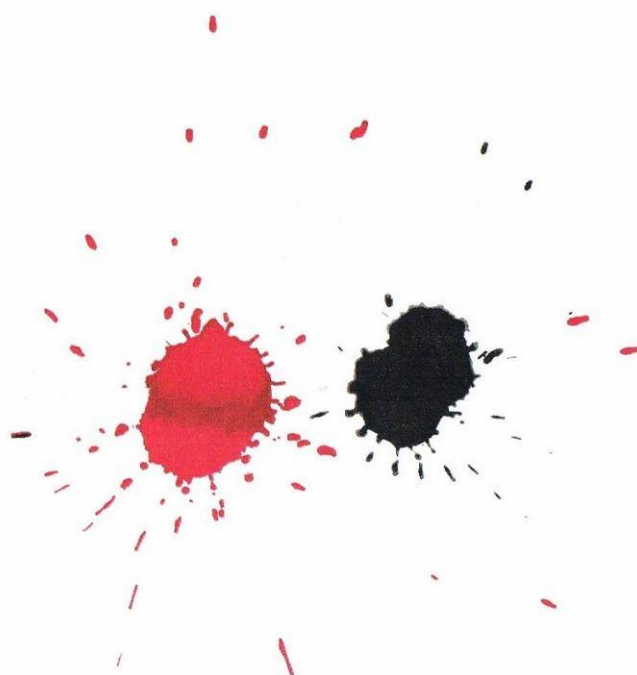


L'ANNÉE STENDHALIENNE

13



HONORÉ CHAMPION
PARIS

2014

Jean-Louis GODET, *Félix Jourdan-Clet. Un inventeur stendhalien (1891-1976)*, L'Harmattan, 2014, 317 p.

Dépositaire de ses papiers, qu'il lui avait confiés comme à un fils spirituel chargé de les "passer" après sa mort, Jean-Louis Godet remplit aujourd'hui à l'égard de la mémoire d'un homme qu'il a connu, admiré et aimé, un devoir qui va au-delà de la piété amicale. En ressuscitant la personnalité assurément exceptionnelle de Félix Jourdan-Clet, à partir de ses écrits abondamment cités (son *Journal* pour l'essentiel), il apporte une contribution à l'histoire du stendhalisme et nous permet de comprendre en détail, concrètement, *in vivo* en quelque sorte,

comment et combien l'amour pour Stendhal peut s'emparer d'une vie toute entière, modeler une psychologie, inspirer des comportements, confirmer des aversions et des désirs, et finir par se confondre, par une sorte d'identification à la fois spontanée et cultivée, avec une figure totémique en laquelle on se reconnaît intégralement. Stendhal, c'était Félix, comme l'appelle affectueusement son biographe. Par la famille de sa mère (Clet), ne lui était-il pas d'ailleurs lointainement apparenté?

Né à Voiron, dont il rêve très tôt de s'évader, en dissidence immédiate avec le système scolaire ressenti comme castrateur, le jeune homme a vite fait de ne se fixer qu'un seul but dans l'existence: la chasse au bonheur, à laquelle son prénom le convoquait. Sa maxime de vie, à laquelle il sacrifiera tout, est, nietzschéennement, beylistement, de "devenir qui il est" et d'accomplir en parfaite souveraineté tous ses possibles. De profession, il était chimiste; plus que doué, "avec des parties de génie", comme eût dit Saint-Simon: pendant la Grande Guerre, il fut l'un des tout premiers à réaliser la synthèse de l'ammoniac, puis à découvrir que de la leucite, tout autant que de la bauxite, on pouvait extraire de l'alumine. Ses recherches pionnières étaient riches d'immenses applications industrielles et militaires, compromises par la gabegie et les malversations d'administrateurs uniquement soucieux de leurs profits. Après vingt-trois ans en Italie, devenu suspect au pouvoir fasciste comme Stendhal à la police autrichienne (un *Monsignore* qui partageait ses idées fut même empoisonné au Vatican -- une vraie *Chronique italienne* !), dégoûté et ruiné, il partit pour l'Argentine, où il ne se plut guère, puis pour le Chili, où il vécut seize ans, et qu'il écuma en tous sens pour en prospector les ressources minières, en quête de potasse (intéressant vivement le futur président Salvador Allende) . Ce pays devint pour lui une patrie d'adoption, avant le retour mélancolique, pour raisons de santé , à Voiron aux anciens parapets (" Quatorze mille habitants et pas plus de sept personnes avec qui causer": son Civitavecchia à lui), séjour illuminé par d'ultimes voyages vers le soleil de la jeune Algérie indépendante (surtout Djemila et Bou-Sâada), où cet homme de gauche, anticolonialiste, antichrétien, réchauffait son rêve d'un être-au-monde sensuel , qui n'aurait jamais entendu parler de ces abominations: la culpabilité, le péché.

Car l'amour fut "sa grande affaire ou plutôt la seule" ; sous sa plume abondent les formulations stendhaliennes, qu'il fait siennes sans même y songer, tant il en est imprégné. A vingt ans, il enlève une orpheline grenobloise, qu'il emmène jusqu'à Venise, et épouse au grand dam de sa bourgeoise famille. Cette fugue inaugurale n'est que le premier chapitre d'un roman picaresque où passent, au fil des voyages, des rencontres, des surprises d'une libido fervente et sans préjugés, d'innombrables visages et corps, tant féminins que masculins, objets d'adoration et parfois de déception, mais qui, au bout du compte, offrent les seules vraies joies du chemin : "...l'étrange et le merveilleux des passions, les bêtises désarmantes que l'on peut faire puis, quand tout est terminé et que l'on compare tout cela avec une vie raisonnable, on arrive à donner la palme aux folles aventures". Comme Stendhal, il n'en finira pas de revivre dans le souvenir les extases et les affres de ces histoires souvent d'autant plus intenses qu'elles sont brèves, et, jamais blasé, il sera toujours prêt à risquer le pari du désir. Comme lui, il a trouvé en Italie le pays selon son cœur, où le climat, les monuments, les êtres conspirent symphoniquement à l'art d'être heureux. Il lui a rendu hommage dans un ouvrage qui mériterait amplement d'être édité, *Félicia en Italie*, où il change de sexe et guide, à travers les trésors artistiques et très charnels de la péninsule, une libertine fort peu ingénue, tout droit venue du livre érotique d'Andrea de Nerciat que le jeune HB lisait d'une seule main enfiévrée... Avant son départ, l'héroïne a d'ailleurs recueilli les conseils touristiques de Stendhal, et rencontré Angela Pietragrua à Milan! Cette Italie, Félix Jourdan recommandait de la voir en s'étant préalablement "désintoxiqué de tout l'amas de niaiseries fausses des enseignements primaire, secondaire et supérieur". Toujours observer par soi-même --partout où il passait, il multipliait les aquarelles pour fixer ses

impressions, et ses descriptions de paysages sont d'une subtilité et d'une précision dans le nuancier chromatique à faire pâlir un peintre--, toujours privilégier le *physique* de la chose, pour lutter contre les impostures pseudo-idéalistes. Sous le drapé, chercher le nu. De son *Journal*, il dit, comme Stendhal aurait pu dire: "Ce livre est pour très peu de personnes. Le ton cru que je compte y prendre va choquer les sots. Il est d'ailleurs beaucoup trop personnel pour intéresser. Je veux y mettre tous mes souvenirs heureux, et en sensation originale, sans y mettre de style. Ecrire comme on peint, en observant et en notant. Je l'écris à l'envers, pour éviter les fâcheux". Il professe le plus complet mépris pour la bien-pensance officielle, qui n'est qu'hypocrisie : "La chose la plus atroce du monde, ce sont les imbéciles, puis les gens à morale. Ces deux catégories transforment le temps, cette charmante chose à remplir de bonheur, en un supplice". Conséquence d'une courageuse lo-gique: "la seule manière de vivre heureux est de se déshonorer de suite, pour devenir infréquentable par tous les imbéciles qui forment la bonne société et, au pied de la lettre, je n'ai fréquenté que les gens qui me plaisent". A Valparaíso, il était chez lui avec les putains, les marins, les interlopes du port, s'éprenant durablement d'un jeune *Indio*, dont il voulut être le Pygmalion, et qui s'avéra être un voleur assurément, un assassin peut-être (Félix commença même à raconter la découverte de l'Europe par cet irrésistible sauvageon, comme Chateaubriand l'avait fait pour Chactas), et c'est encore Stendhal qu'on entend lorsqu'on lit: " les bas-fonds sont la source de la vraie énergie. Cette lutte constante contre la société, contre les préjugés trempe les caractères. Tout s'unit pour les combattre. Le soi-disant ordre public n'est qu'une défense des privilèges, l'ordre moral qui est la lutte avec des mots contre des réalités que l'on ne veut pas voir. Voilà un aveu qui indignera bien des lecteurs, si jamais, un jour, j'ai des lecteurs. Mais pourquoi ne resterais-je pas totalement ce que je suis? Ai-je besoin d'un masque?"

Félix Jourdan-Clet, on le voit, ce n'est pas de la tisane...C'est Stendhal vécu, revécu, par un esprit qui s'est voulu (et, tout au long de sa trajectoire, a prouvé qu'il était) parfaitement libre. Chapeau bas!

Grâces soient rendues à son chaleureux et complice exécuteur testamentaire de lui avoir donné la place, aussi attachante que singulière, qu'il mérite dans la galerie des stendhaliens.

Philippe BERTHIER